

"La Storia" en cent cinquante-trois minutes

L'enfance assassinée

Adapter le grand roman d'Elsa Morante était une entreprise risquée. Luigi Comencini l'a magnifiquement réussie. En refusant le mélodrame, en réinventant, en images d'un lyrisme pudique, le destin des humiliés de l'Histoire, Ida et son fils Useppe.

Danièle Heymann, [Le Monde](#), 19 mars 1987

AVANT de s'engager dans un tournage de six mois, Luigi Comencini dut d'abord trouver l'argent nécessaire à la réalisation de *la Storia*. Pour convaincre la RAI de s'associer à la production, il écrivit un « argument ». Quelques lignes qui ne résument ni ne réduisent le livre d'Elsa Morante, mais qui représentent, dans leur sécheresse et leur densité, l'adaptation rêvée d'un roman de 650 pages : « L'Histoire avec un grand H est vue à travers les yeux d'un enfant qui meurt à six ans parce que, dans le monde gouverné par les "grands événements historiques", il n'a pas trouvé de place. L'enfant Useppe est né par erreur, et le grand amour, désespéré et secret, de sa mère Ida ne suffit pas à le faire vivre. Sa naissance est emblématique. Fils d'une juive violée par un Allemand, sa vie se déroule entre des êtres qui subissent la guerre, comme lui, qui vivent en temps de guerre sans la faire. »

Tout était dit. Et Comencini fit. Lui qui ne fut jamais que d'un seul parti, celui de l'enfance. Dont le premier long métrage, en 1948, *Proibito Rubare* (« défense de voler »), était consacré aux fiers gamins du quart-monde napolitain, et qui fut le père de Pinocchio, de l'Incompris, d'Eugenio, des écoliers de Cuore.

Mais pour raconter Useppe, Luigi Comencini s'est bien gardé d'« illustrer » Morante. Il a réinventé, rêves compris, le destin de la pauvre Ida. Tous ses malheurs qui ne s'arrêtent pas. Le viol par un jeune soldat ivre de vin et de solitude. Une victime, comme elle. La naissance de l'enfant impossible, fruit de la peur et du chagrin. La maison est bombardée. Ida fuit. Elle a faim. Nino, son fils aîné, apparaît, parfois.

C'est la vitalité absolue, la jeunesse absolue, celle des appétits, des désordres, des viscérales insouciances. Tour à tour chemise noire et partisan, puis trafiquant, sans cesser d'être pur et infiniment vivant. Nino mourra, bien entendu. Lui que son petit frère adorait. Tout ce que Useppe adore, d'ailleurs, le trahit, le quitte, ou meurt... Alors, le petit garçon se laissera saisir par le mal, le haut mal, et mourra ainsi. On devra abattre son chien. On devra enfermer sa mère...

Une scène, peut-être la plus belle. Les réfugiés ont tous quitté leur grand abri. Useppe est seul, blotti sous l'immense table. Il tient dans ses mains un disque, que lui a offert sa copine Caruli, fille-mère de douze ans. Ida entre, l'appelle. Le rejoint sous la table. Useppe, dans un élan de confiance absolue, lui demande l'impossible. « Maman, fais-moi jouer le disque. – Mais il n'y a plus de phono ». « Alors, tu peux chanter ? » Ida chante la comptine accordée au paysage désolé de leurs vies, celle de la petite brebis que le loup va manger. Et la petite brebis, là, sous la table, le petit agneau du sacrifice dit seulement "Merci".

Pas de phrases. Pas d'étreintes. Mais toute la tendresse du monde, toute la misère et l'impuissance du monde sont là, dans un refus admirable de l'excessif, du pathos, du mélodrame, qui confère à *la Storia* la grandeur de l'inéluctable.

La pudeur de cette tragédie d'un lyrisme austère est contagieuse. Comme il est malséant de sangloter bruyamment devant une personne touchée par un deuil atroce et qui ne pleure pas, il faut, pour parler de *la Storia*, retenir les superlatifs, rester au plus près de l'humble désespoir d'Ida, au plus près des yeux sans fond d'Useppe.

L'âme d'Ida

Dire que Claudia Cardinale ne répond pas un instant à la description physique qu'Elsa Morante fait de Ida : « Son corps plutôt sous-alimenté et de structure informe, à la poitrine flétrie et à la partie inférieure fâcheusement engraisée... », mais que, visage dénudé, beauté étouffée, la Cardinale est Ida de toute son âme, et qu'on y croit.

Comme on croit à Andrea Spada (Useppe), à Antonio Degli Schiavi (Nino), à Lambert Wilson, à tous les autres.

Dire que le montage cinématographique de deux heures trente-trois minutes que Comencini a réalisé à partir des quatre heures et demie tournées pour la télévision est un peu asphyxiant pour causes d'ellipses inévitables, mais que rien n'est abandonné du contenu.

Dire que dans sa vigueur, sa rigueur, son incandescence émotion, *la Storia* n'a rien d'un testament. Que c'est un film qui se mérite. Et que le voir rend meilleur...